



HAL
open science

EXPOSED - Desire and Disobedience in the Digital Age

Warren Azoulay

► **To cite this version:**

Warren Azoulay. EXPOSED - Desire and Disobedience in the Digital Age. Les nouveaux problèmes actuels de sciences criminelles, 2017. hal-02119588

HAL Id: hal-02119588

<https://hal.science/hal-02119588v1>

Submitted on 3 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

EXPOSED

Desire and Disobedience in the Digital Age

(Bernard E. Harcourt)

Cambridge & London, Harvard University Press, 2015, 384 pages

Par Warren AZOULAY

Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche

Laboratoire de Droit Privé et de Sciences Criminelles, Aix-Marseille Université

(EA-4690)

Chercheur associé de l'Observatoire Régional de la Délinquance et des Contextes
Sociaux

Professeur de droit à l'Université de Columbia dont il dirige le *Center for Contemporary Critical Thought*, directeur d'études à l'EHESS et Avocat, le juriste Bernard Harcourt nous livre une analyse brillante et saisissante de la surveillance numérique contemporaine. Le thème de la surveillance par les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) suscite, dans un contexte post-Snowden, un intérêt jusqu'alors inégalé. Il est aujourd'hui au cœur d'une multitude de recherches académiques et constitue tout un champ de travaux au travers des « *surveillances studies* ». Il y a près d'un demi-siècle, Michel Foucault caractérisait déjà nos sociétés de sociétés de surveillance et avait exposé la pluralité d'angles sous lesquels la surveillance pouvait porter. Les métaphores utilisées aujourd'hui pour caractériser cette nouvelle forme de surveillance et de pouvoir sont nombreuses, mais semblent créer des confusions dans les esprits et manquer de justesse quant au sujet qui nous intéresse.

Pour cette raison, l'auteur s'efforce dans une première partie de son œuvre de « déblayer le terrain » sur le fait de savoir ce qu'est cette surveillance aujourd'hui (Partie 1). Son raisonnement est un triptyque fondé sur la réfutation de ces métaphores qu'il nous expose. La surveillance numérique actuelle ne saurait faire l'objet d'une analogie à la vision dystopique de la société livrée par Georges Orwell dans son œuvre « *1984* » (Chapitre 1). L'écrivain narrait la stratégie fondamentale d'une politique d'oppression basée sur l'éradication du désir, ce dans le but d'éliminer les passions par un maintien constant de l'individu dans un état de haine. Aujourd'hui, il est possible de partir de la fiction d'une personne qui aurait pris le livre de l'écrivain anglais, et qui se serait dit qu'il fallait faire tout l'inverse pour contrôler les individus, par le désir. En second lieu, les récentes affaires d'espionnage et de surveillance aux États-Unis révélées, entre autres, par Edward Snowden, ont mis en lumière que les collectes massives et systématiques de données étaient à l'origine de sociétés privées, d'utilisateurs de réseaux sociaux, de programmes développés par de grands groupes, des organismes à but lucratif comme non lucratif. Elles ont pour cette raison mis en évidence qu'il existait des surveillances multiples, et non une surveillance unique d'un État sur ses sujets. La question du monitoring numérique n'est donc pas celle d'une surveillance étatique (Chapitre 2). Enfin, le sujet n'est pas non plus celui d'un panoptisme version 2.0. Le panoptique de Bentham renvoyait à l'idée d'une surveillance asymétrique dans un espace disciplinaire parfait. L'architecture carcérale se traduisait par un espace circulaire avec une tour centrale d'observation permettant aux surveillants de voir sans être vus, et d'avoir ainsi une vision constante des individus. Pour B. Harcourt, la surveillance contemporaine ne saurait être du panoptisme en ce sens qu'il existe un trop grand déséquilibre de notre surveillance par rapport à l'exposition volontaire et consciente que nous avons de nous-mêmes. Les réseaux sociaux en sont l'exemple le plus patent. En somme, contrairement aux métaphores proposées par Orwell, Debord, Foucault ou Bentham, c'est d'une « société de l'exposition » (*expository society*) dont nous parle Bernard Harcourt (Chapitre 3).

L'auteur nous propose un raisonnement *a pari* plus singulier, et plus frappant. Si l'on devait identifier une architecture représentant au mieux notre société de l'exposition à l'âge du numérique, il s'agirait de d'un pavillon dont les parois seraient des vitres à reflet (*a mirrored glass structure*). Il compare cette structure de la société à l'œuvre de l'artiste Dan Graham, « *Hedge Two-May Mirror Walkabout* », une œuvre qui nous invite et capture notre imagination, savant mêler dans sa réalisation transparence et opacité, un paradoxe semblable à la surveillance d'une société de l'exposition (Chapitre 4). Le public serait alors mis face à ses propres réflexions, tout en étant conscient d'être observé (1). Cette exposition se retrouve dans le *Crystal Palace* londonien que Tony Bennett qualifiait de « complexe de l'exhibition » (2). B. Harcourt nous explique que c'est comme si aujourd'hui, chacun d'entre nous avait construit son propre palais de cristal pour y être observé. Il s'agirait qu'un exhibitionnisme plaisant expliqué par un narcissisme toujours plus prononcé, lequel a besoin de ce plaisir numérique, une addiction aux technologies et à leur stimulation. Il s'agit là de personnes qui consultent fréquemment, presque frénétiquement, le nombre de visites de leur *instagram*, leur *snapchat*, leur *blog*, leurs *tweets* ayant été *retweetés* ou encore leurs commentaires facebook *likés*. En écrivant nos pensées sur les réseaux sociaux, en prenant des photos et en les postant sur *instagram*, ou en les envoyant via *snapchat*, nous regardons nos pensées dans un miroir, mais nous consultons également la vie numérique des autres. Nous regardons dans le miroir de cette vitre numérique tout autant que nous observons à travers. Le sujet vit dans un pavillon à la paroi de miroir dans lequel il peut s'observer, et de verre au travers de laquelle il peut lui-même être vu. Il cherche à contempler ses réflexions tout comme il s'exhibe lui-même aux autres. Le juriste insiste sur l'aspect addictif de tout cela. En effet, l'individu alimente continuellement la machine. Il est perpétuellement en attente d'une nouvelle, d'une invitation, d'un *like*. Il jette un rapide coup d'œil à son smartphone, il vérifie ses emails, tweet sa pensée et veut savoir qui l'a aimée.

Selon l'auteur, les ambitions de Bentham ne sont pas totalement distinctes de la condition numérique contemporaine car les deux partagent une ambition de la connaissance totale. Cependant, les relations de pouvoir sont différentes. Tel que nous le rappelle Foucault, la première vision du panoptique qu'en avait le philosophe anglais était celle d'une surveillance acoustique au travers de conduits partant des cellules vers une tour centrale. L'idée aurait été abandonnée en raison de la symétrie de la surveillance, les personnes écoutées pouvant également entendre la tour centrale. Aujourd'hui, cette symétrie n'effraie plus en ce sens que les sujets sont de plus en plus à l'aise avec le fait d'observer et d'être vus. L'équation est désormais totalement différente parce que nous aimons autant le fait que notre voisin connaisse nos pensées que de connaître les siennes. C'est ce qu'Harcourt appelle « *l'âge du spectacle* » (p.117).

La vitesse avec laquelle nous avons construit ces « *mirrored glass pavillon* » (Partie 2) est remarquable, et le coût de mise en place d'une surveillance totale est dérisoire (3). L'explosion des données et des capacités informatiques est un phénomène récent ne datant que de quelques décennies. La richesse numérique que nous connaissons n'a commencé qu'au troisième millénaire. Les capacités de stockage se sont également améliorées de manière frénétique au XXI^{ème} siècle alors que cette évolution n'était que moindre sur la période 1980-2000. Il résulte de cette évolution fulgurante des NTIC des possibilités extraordinaires. L'auteur nous livre une fiction des plus singulière en affirmant qu'une affaire Martin Guerre, l'une des plus extraordinaires histoires de la Renaissance en France, serait aujourd'hui bien plus aisée à régler. Il suffirait de traquer les mouvements du mis en cause, de le localiser, d'utiliser des logiciels de reconnaissance faciale du FBI ou de tester ses empreintes digitales dans le système IAFIS¹ afin de vérifier l'identité de l'usurpateur et de le confondre en moins de vingt minutes. Les algorithmes peuvent analyser notre syntaxe personnelle, nos manières, le mouvement de nos yeux, ce car nous maîtrisons aujourd'hui l'identification et la différenciation par des outils informatiques ayant un degré discriminant

extrêmement élevé, parce que « nous avons élevé l'identification par la technologie au rang de l'art » (p.145). La réflexion de l'écrivain va bien plus loin. En effet, notre condition numérique est marquée précisément par une nouvelle forme de rationalité se concentrant sur la correspondance de chacun d'entre nous, individuellement, ou à notre jumeau numérique, notre autre moitié. C'est qu'il appelle la « logique du sosie » (*doppelänger logic*; Chapitre 5). L'objectif est d'enregistrer tous vos faits et gestes, savoir ce que vous lisez, ce que vous écoutez, ce que vous consommez, enregistrer chacun de vos clics pour savoir, avec la plus grande exhaustivité qui soit, qui vous êtes. La nouvelle rationalité de l'âge numérique baigne là-dedans. L'algorithme créera alors un *Vous* numérique, un *Vous* d'une quasi-perfection. Netflix pourra vous dire quelle vidéo regarder, Google vous dira ce que vous recherchez vraiment, Amazon vous montrera quel livre vous voulez acheter.

Cette nouvelle logique diffère des formes de rationalité qui gouvernaient plus tôt mais elle a grandi de ces dernières. Les modèles précédents n'impliquaient pas de trouver la correspondance parfaite, l'équation absolue. Au XIX^{ème} siècle, l'idée était celle d'une catégorisation des gens en groupes afin d'en prévenir le comportement et d'effectuer des croisements pour accroître la certitude prédictive. Puis, avec l'apparition des ordinateurs et de leur puissance de calcul, est apparu un « paradigme de variables » qui a permis, grâce au stockage amélioré et augmenté, ainsi qu'à l'analyse par la puissance, de s'engager dans de grandes régressions statistiques. Cette nouvelle logique de contrôle des données cherche à identifier les équations exactes qui lieraient correctement les variables entre elles, à établir un lien de causalité en réduisant la marge d'erreur autant que faire se peut. Tout cela est rendu possible par la masse de données que nous produisons, que nous minons, et que nous analysons. Les capacités et la logique se sont développées vers l'idéal d'une équation parfaite signifiant, à l'ère du numérique, le contrôle de l'information, de nos volontés, de nos désirs et de notre intimité. Puis, au milieu du XX^{ème} siècle, est arrivée une mutation de la logique de groupes

vers une plus grande individualisation basée sur les relations intra-individus, une rationalité linéaire représentée par l'analyse statistique multivariable.

S'est alors construite une société de l'exposition par une érosion graduelle des valeurs auxquelles nous attachions autrefois une importance capitale : l'autonomie, la dignité, le secret, l'anonymat, le droit d'être seul. A titre illustratif, 56% des américains déclarent que l'enregistrement de millions de conversations téléphoniques est une chose acceptable pour le gouvernement qui lutte contre le terrorisme. A contrario, plus tôt dans l'histoire, dans les années 1950-1960, la vie privée était au cœur de la vision humaniste. Il s'agissait d'une chose dont nous avons besoin, quelque chose de vital, de semblable à l'air ou à l'eau pour notre existence même. L'autonomie et l'anonymat étaient vus comme une part intégrale de notre environnement, un ingrédient essentiel de l'être humain pour prospérer. L'Homme avait besoin d'un endroit pour lui-même, un espace pour penser et expérimenter, un endroit où il pouvait être seul. Aujourd'hui, cette vie privée s'est transformée. Elle peut être marchandée, achetée et vendue. Plutôt qu'une propriété humaine, sa protection est devenue une propriété privée. L'intimité s'est privatisée et amène l'auteur à affirmer qu'il y a une « éclipse de l'humanisme » (Chapitre 6).

Le professeur nous rappelle la place forte de l'humanisme durant l'après Seconde Guerre Mondiale et se pose la question de savoir comment la situation a pu évoluer à un point où certaines personnes pensent sincèrement qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, que nous n'avons rien à cacher, que la transparence nous bénéficie davantage qu'elle ne nous nuit. Comment peut-on penser que nos informations sont perdues dans le flot de la masse de données collectées ? Pour lui, il y a là un manque de connaissances de la part de certaines personnes. D'autres, pourtant dotées d'une culture numérique, n'ont pas conscience de l'envergure de la surveillance numérique. Pour d'autres encore, le monde numérique semble inoffensif, même consolant. Avec humour mais pragmatisme, l'auteur souligne l'importance des douces métaphores qu'utilise le monde numérique. Les données

de navigation des utilisateurs sont enregistrées dans des fichiers textes de très petite taille et permettent aux développeurs de conserver ces données, ce sont les « cookies ». Qui ne voudrait pas de « cookies » ? Ces fichiers intrusifs n'ont pas été appelés des crabes, des poux ou encore des bactéries. Leur nom est évocateur d'agréables pâtisseries qui ne peuvent être que bienveillantes. De même, vos bagages ne vous encombrant plus et sont accessibles partout sur le globe terrestre grâce au stockage dans les nuages (le « *cloud* »). Tandis que nous gardons certaines informations confidentielles, que nous ne les divulguons que dans notre bureau, dans notre logis une fois la porte verrouillée, nous sommes désormais conditionnés à fournir nos informations les plus privées, pensant qu'elles se perdront dans les monticules de données collectées si quelqu'un tentait d'y avoir accès. Mais nous savons que c'est faux, et les révélations d'Edward Snowden en sont l'exemple paradigmatique. Nous continuons pourtant d'implorer la vie numérique, de consommer et d'être consommés par le courant des emails, des SMS ou des tweets.

Dans un troisième temps, B. Harcourt dévoile les périls posés par l'exposition numérique (Partie 3). Celui-ci souligne que l'économie numérique a déchiré les frontières conventionnelles entre les personnes au pouvoir, le commerce et la vie privée (Chapitre 7). Les sociétés de médias sociaux se lancent dans la surveillance, des courtiers en données naissent et vendent nos informations personnelles, les compagnies technologiques dirigent nos points de vue politiques et les agences de renseignements profitent des informations apportées par le commerce électronique. Ces trois sphères que sont le politique, l'économie et la société disparaissent pour ne former plus qu'une seule et même sphère, un gigantesque trésor de données, un marché colossal, afin de déterminer notre consommation par capture de nos désirs, afin également de manipuler la politique américaine, pour voir, surveiller, détecter, prédire, et pour certains punir. La chute de ces trois sphères entraîne une perte d'autonomie progressive. Les grandes sociétés telles que Google, Facebook, Netflix, Amazon ou encore la NSA, forment une oligarchie tentaculaire qui recouvre le pouvoir de l'Etat tel que nous

le connaissances, le commerce et la sphère privée. Pour illustrer son propos, il narre la difficulté avec laquelle Josh Begley a diffusé son application recensant les frappes de drones américains, l'*app* dont Apple ne voulait pas. Les raisons de ce refus étaient parfois assez incongrues, telles que le manque d'utilité ou de divertissement. Contacté par un employé de la Pomme, ce dernier s'était vu expliquer que si son application portait spécifiquement sur les attaques de drones, elle ne serait pas validée. Cet exemple illustre l'effondrement des frontières entre économie et gouvernement. Apple a en l'espèce gouverné pour nous, pour le profit, refusant de publier une application prêtant à controverse politique dans des intérêts commerciaux. Ce tentaculaire amalgame entre institutions publiques et institutions privées, et l'effondrement des sphères, constituent un nœud de pouvoir, le tout étant fait avec bienveillance. L'objectif serait de protéger les citoyens des attaques terroristes, pour faire de l'expérience numérique quelque chose d'agréable, et nous montrer ce que nous désirons réellement. Cette surveillance a aussi une dimension bien plus grande que l'observation des sujets, d'une population donnée, ou d'un État. Il s'agit d'une surveillance de l'ensemble des États : les conférences économiques en Amérique latine, les entreprises énergiques canadiennes, suisses ou encore brésiliennes. Les documents fuités par E. Snowden ont montré qu'étaient ainsi visées la Russie et ses sociétés les plus importantes à titre d'exemple. Cette hypersurveillance s'inscrit alors dans une logique de dominance globale et d'une « unique superpuissance mondiale » pour reprendre les mots du Président américain Barack Obama.

Le professeur reprend alors la pensée d'Ervin Goffman pour qui le sujet et la structure ne sont pas antagonistes, mais intrinsèquement liés, formant une unité. L'un ne détermine pas l'autre, la réciproque étant vraie. Les structures n'existeraient que pour autant qu'elles soient mises en œuvre à chaque instant par les acteurs, mais les acteurs eux-mêmes ne peuvent les mettre en œuvre que sur la base d'un sens commun guidant leur conduite. Ces technologies ont un effet sur notre subjectivité, et nous sommes en train d'expérimenter une transformation de la morale. C'est ce que Bernard Harcourt appelle la « mortification du soi »

(p.217), se produisant lorsque les sujets cèdent volontairement leur vie privée, lorsqu'ils déclarent ne rien avoir à cacher, que l'affaire est « trop grosse » pour être vraie. C'est alors que, paradoxalement, la dernière étape de la mortification du soi est achevée (Chapitre 8).

Plus inquiétant, la vie numérique ordinaire et les nouvelles formes de surveillances correctionnelles commencent à converger. Associées à la transparence virtuelle, elles miment et reproduisent une nouvelle forme de punitivité. Tous les jours, la vie ressemble alors à une vie menée sous bracelet électronique. L'Apple Watch dispose pour ce faire des mêmes fonctions qu'un bracelet électronique placé autour d'une cheville. Tout est vu, tout peut être vu, tout est enregistré, à l'intérieur ou en dehors, et ce de façon permanente. Pourquoi l'ôterions-nous de notre poignet, alors que nous l'avons placé là volontairement, par désir, pour des raisons d'esthétisme, de praticité, et de plaisir. Il est possible d'imaginer un futur proche où il ne serait plus nécessaire d'incarcérer parce que nous serons tous observés d'extrêmement près. Nous n'aurons plus besoin de confiner personne dans des cellules puisque nous pourrions voir partout, peut-être sera-t-il même possible de contrôler les comportements à distance. Nous faisons aujourd'hui face à une nouveauté généralisant les conditions carcérales. Pour l'auteur, il s'agit d'autre chose que du concept sociologique de la « Cage de fer » forgé par Max Weber (5). La transparence virtuelle et la surveillance correctionnelle travaillent ensemble, comme une camisole de force, une coquille faite d'une matière nouvelle comme du kevlar, une « maille d'acier » (Chapitre 9).

Pour finir, c'est à la désobéissance du numérique que nous initie l'auteur (Partie 4). Le numérique est devenu notre pouls et notre système sanguin. Les téléphones dans nos poches, la montre autour de notre poignet, le Kindle que nous lisons, toutes nos actions et l'enregistrement de notre routine constituent un *Nous* virtuel, notre second corps numérique. Nous sommes vus par l'amalgame voyeuriste de la NSA et des agents du FBI, des médias sociaux, des sociétés de la Silicon Valley, des compagnies de télécoms, des hackers, politiques et autres agents. Nous

attachons sciemment, avec désir et avec plaisir, des dispositifs de surveillance sur nos corps. La première question qui pourrait se poser est celle de savoir comment cela a-t-il pu se produire dans une société libérale et démocratique (Chapitre 10). De quelle manière est-il possible, dans un régime démocratique de constituer une banque de données aussi colossale permettant le contrôle des citoyens ? Paradoxalement, c'est peut-être en raison des pratiques elles-mêmes d'une démocratie qu'il résulte une si faible résistance et une si grande autosatisfaction. Le despotisme démocratique est profondément lié avec l'apathie et avec la suffisance qui facilitent et rendent tolérable notre surveillance commerciale et gouvernementale. L'une des caractéristiques de la démocratie est cette faculté à la cécité, l'auteur se référant à ce qu'Albert Dzur appelait « l'invisibilité du problème de la punition » (6). Le fait de vivre en démocratie a facilité, plutôt que freiné, notre société de l'exposition. Les outils de résistance se situeront pour cette raison ailleurs que dans la démocratie elle-même (Chapitre 11). Ce sont de nouvelles armes qui doivent être créées. L'une d'entre elles est les lanceurs d'alertes (*whistleblowers*). Ils s'appellent Chelsea Manning ou encore Edward Snowden et ne peuvent plus vivre avec leurs secrets, ou plutôt avec nos secrets. Ils s'appellent aussi Julian Assange, fondateur de *WikiLeaks*, permettant à quiconque de devenir lanceur d'alerte, ou encore Daniel Ellsberg qui révélait les *Pentagon Papers*. Le gouvernement américain gèlera les avoirs de certains, tel que *WikiLeaks*, ou incarcèrera les autres. D'autres armes se manifestent à l'instar d'activistes telle que la nébuleuse Anonymous. Les médias classiques ont également un rôle de contre-pouvoir à jouer. Pour exemple, le 3 juin 2013, C. Manning était condamné à 35 années de réclusion criminelle pour les fuites des secrets militaires. Deux jours plus tard, le journal The Guardian publiait la première série de documents sur le gigantesque programme de surveillance de la NSA. Les révélations d'E. Snowden allaient recevoir une attention globale incontestable des médias. Le dernier conseil de l'auteur est d'ordre technique. Il s'agit d'inciter les utilisateurs à protéger leurs informations, à développer une culture numérique et à mener des campagnes d'information. Il existe aujourd'hui de nombreux sites permettant d'apprendre à devenir anonyme et à se prémunir de

la surveillance, tandis que d'autres proposent des technologies de sécurisation et de cryptage. Des entreprises entières consacrent aujourd'hui leur ressource et leur force de travail à créer des outils de lutte. Des plateformes en ligne se créent pour informer. Elles sont sécurisées, cryptées, et ont pour dessein de libérer le cyberspace.

Bernard Harcourt affirme que chaque personne doit faire tout ce qui lui est possible pour résister, pour vaincre les excès de cette société de l'exposition (Chapitre 12). La résistance doit venir de chacun d'entre nous. Cette désobéissance politique permet d'éviter la recristallisation de structures oppressives ou un retour aux relations répressives du pouvoir. Le mouvement social initié par Daniel Defert, Deleuze, Foucault et autres dans les années 1970, était une tentative délibérée de créer un mouvement sans leader. C'est d'une résistance sans leader dont il est question ici, car il s'agit de l'élément central de la désobéissance politique. L'auteur précise que cela nécessitera « des actes de bravoure », et « une éthique de soi ne se laissant pas distraire par une nouvelle notification ».

« Ça, c'est notre plus grand challenge aujourd'hui » (p.283)

Notes

1 The Roof Garden Commission : Dan Graham with Günter Vogt, *The Met*, 2 Novembre 2014

2 Bennett T., 1988, *The exhibitionary complex*, New formations, Number 4, 73-102

3 « Bernard Harcourt : Toute la lutte pour le pouvoir consiste à cacher, à exposer, à rendre virales ou non les données », *Microsoft RSLN*, 13 septembre 2016

4 L'Integrated Automated Fingerprint Identification System (IAFIS) est un fichier national automatisé d'identification par empreintes digitales et des antécédents criminels dont est équipé le Federal Bureau of Investigation (FBI). Il est doté de puissantes capacités de recherches et de stockage

5 Weber M., 2008, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Editions Flammarion

6 Dzur, A. 2014, Repellent Institutions and the Absentee Public: Grounding Opinion in Responsibility for Punishment, in J. Ryberg and J.V. Roberts, *Popular Punishment: On the Normative Significance of Public Opinion*, New York: Oxford University Press, 204–227